

Olympisme de notre temps

Six interviews de Roger Bannister

A la veille des Jeux de la XVI^e Olympiade Melbourne — et plus exactement en octobre et novembre 1956 — l'athlète anglais Roger Bannister a donné au programme de « London Calling » de la « British Broadcasting Corporation » quelques interviews avec d'éminentes personnalités sportives britanniques ayant trait aux Jeux Olympiques. Ceux-ci — au nombre

de six — nous ont été aimablement communiqués par le vice-président du Comité International Olympique, le Marquis d'Exeter, à l'intention de nos lecteurs. Ces interviews fort intéressantes seront certainement bien accueillies par nos lecteurs à qui nous les soumettons tout en remerciant « London Calling » de la B.B.C. de nous avoir autorisé à les publier.

I.

L'esprit des Jeux olympiques

Conversation entre le professeur Gilbert Murray O.M. et Roger Bannister

Bannister : J'ai le privilège d'avoir, aujourd'hui auprès de moi le professeur Gilbert Murray, un des plus éminents humanistes de Grande-Bretagne et, peut-être, du monde, qui, récemment, est entre dans sa quatre-vingt-dixième année. Or il se trouve, fait intéressant, que le professeur Murray est australien et qu'ainsi, tout naturellement, il nous rapproche de Melbourne oh vont se célébrer les prochains Jeux Olympiques.

Murray : J'en suis très fier, croyez-moi.

Bannister : Dans l'Antiquité, dit-on, les Jeux Olympiques ont duré près de mille ans, soit de 776 avant J.-C., jusqu'en 393 de notre ère, est-ce exact ?

Murray : A mon avis, la date de 776 est plutôt douteuse. C'est celle oh, pour la première fois, on trouve mentionnés les Jeux Olympiques. En fait, tout porte à croire qu'ils se célébraient depuis longtemps déjà.

Bannister : N'avaient-ils pas, à l'origine, un rapport avec la fête des moissons et des récoltes ?

Murray : Plus ou moins. C'était une de ces fêtes *eniotos*, c'est-à-dire, annuelles ou revenant à des périodes déterminées. Comme, bien entendu, les Grecs primitifs étaient un peuple essentiellement agricole, ils connaissaient le constant souci suivant : après les printemps, l'été et la moisson, puis c'est la terre dénuée, la pénurie de vivres, et l'on se demande : « La terre reviendra-t-elle à la vie, nous donnera-t-elle encore du pain ? » Aussi, la grande angoisse est-elle de savoir si, oui ou non, apparaîtra un nouveau roi, un nouveau Zeus ou un nouveau dieu de l'an neuf. Tel est le thème initial. Autour de lui se groupent d'innombrables mythes similaires : qu'il existe un être, né de Zeus, le dieu du ciel, et d'une vierge humaine, et cet être est reconnu comme le fils de dieu.

Bannister : Pourquoi, si ces fêtes étaient annuelles, ne les célébraient-on que tous les quatre ans ?

Murray : Cette rectification n'a dû être introduite que, comparativement, assez tard. Les Grecs cherchaient à établir un cercle, en quelque sorte complet ; en l'occurrence, un cycle solaire et un cycle lunaire. Ils y travaillèrent au moyen d'une algèbre fort primitive et croyaient être arrivés au cycle exact dans une période de quatre ans. En fait, ils ne s'étaient trompés que de quelques minutes.

Bannister : Le prix décerné au vainqueur olympique était-il aussi une couronne d'olivier sauvage ?

Murray : Oui, c'était la couronne d'olivier sauvage, et nos sources diffèrent légèrement sur son sens. L'une dit qu'étant végétation elle représente la vie nouvelle de l'année. L'autre, qu'étant sans valeur, elle marque le caractère particulier de la victoire olympique, qui n'est que gloire pure.

Bannister : Estimez-vous que les honneurs des Jeux étaient répartis de façon plus ou moins égale entre les cités grecques ?

Murray : Sans doute ; on y venait de toutes les parties de la Grèce et, fait intéressant, à leur occasion, on proclamait une trêve respectée pendant toute leur durée. Ainsi, si deux Etats étaient en guerre, leurs concurrents pouvaient cependant se rendre à Olympie sans être jamais inquiétés.

Bannister : A votre avis, quel était l'idéal le plus important des Jeux, à leur meilleure période ? Était-ce la magie de la victoire ?

Murray : C'était, je pense, cette notion curieuse que les Grecs nommaient *sagesse* et les Romains, *vertu*. et oui pourrait signifier, aujourd'hui, *probité*, *qualité*. Découvrir ce qu'il y a de mieux dans l'homme ou comment on peut atteindre à ce mieux. L'amour de l'excellence, sa recherche, où qu'elle se trouve ; tel était leur but essentiel. Mais en quoi consistait vraiment cette excellence ? D'abord, ce fut dans la très simple course. Puis, on y ajouta d'autres épreuves, des concours compliqués d'athlétisme. Ensuite, on songea à des concours intellectuels. Pourquoi les poètes ne viendraient-ils pas y réciter leurs vers ? Et les poètes vinrent et récitèrent de très intéressantes harangues olympiques. Nous en possédons deux, l'une d'Isocrate, et l'autre de Lycias. Quand un homme avait une grande idée politique ou d'intérêt public, et souhaitait en faire part à toute la Grèce, il se rendait à Olympie où il l'exposait.

Bannister : Regrettez-vous que cette coutume ait disparu des Jeux Olympiques ? Ou estimez-vous qu'elle serait impraticable dans notre monde d'aujourd'hui ?

Murray : Elle serait impraticable, je crois. Ce que vous faites, aujourd'hui, c'est de la publicité.

Bannister : Une autre question, si vous permettez : la course originale du marathon, courue par Pheidippides, de Marathon à Athènes, s'est passée, si je ne fais erreur, vers 490, avant notre ère. On peut donc en conclure que l'épreuve du marathon ne figurait pas aux Jeux Olympiques primitifs ?

Murray : Non, bien entendu. Cette course fut un exploit spécial, un très remarquable exploit.

Bannister : Il est curieux qu'une épreuve, associée plus que toute autre par la plupart des gens aux Jeux Olympiques de l'antiquité, n'ait, en fait, jamais figuré à leur programme !... Mais, pourriez-vous nous parler de quelques-uns des facteurs qui ont altéré l'esprit des anciens Jeux Olympiques ? Peu à peu, ils ont été discrédités. Pourquoi cela ?

Murray : D'abord, il sont devenus de plus en plus grands, et l'argent y a joué un rôle de plus en plus considérable. Les frais devinrent importants. Et quand les frais entrent en jeu, la vulgarité s'en

mêle aussi. Et voilà... Oui, une fois, quelqu'un s'est imaginé que Ciceron s'était rendu aux Jeux Olympiques. « Grands dieux ! » songeait celui-ci, « Ce n'est pas moi qui m'y rendrais. »

Bannister : Les vainqueurs gagnaient-ils alors des prix en argent ?

Murray : Non, pas aux Jeux. Mais j'imagine que leur victoire leur valait d'autres avantages. On relève deux ou trois passages dans lesquels les gens se plaignent de l'intérêt excessif témoigné aux athlètes.

Bannister : A votre avis, pourquoi l'empereur chrétien Théodose a-t-il aboli les Jeux ?

Murray : Sans doute étaient-ils trop étroitement liés, à ses yeux, à tout l'ancien paganisme. En effet, ils n'étaient qu'une grande fête païenne.

Bannister : Quand, en 1908, l'évêque de Pennsylvanie parla aux Jeux Olympiques de Londres, il dit que le fait le plus important n'est pas de remporter la victoire, mais de prendre part aux Jeux. Ce point de vue ne modifiera-t-il pas considérablement l'idéal que se proposaient les Grecs ? Quelle est votre opinion à ce sujet ?

Murray : Je ne considère pas que cela y change grand chose. Sans doute, pour avoir pu concourir aux Jeux, il faut que vous ayez été hautement qualifié. A l'origine, la victoire avait, j'en suis persuadé, de l'importance. Il s'agissait de trouver le vainqueur-de découvrir l'homme qui, réellement, serait le roi de l'année nouvelle.

Bannister : Oui, vous dites que la victoire avait de l'importance, et je suis sûr moi aussi, qu'elle en a encore maintenant... Merci beaucoup.

II. 1912, Stockholm et 1920, Anvers

Conversation entre le très honorable Philipp Noël Baker M. P. et Roger Bannister

Bannister : J'ai le privilège d'avoir auprès de moi, aujourd'hui, le très honorable Philip Noël-Baker, l'un des Olympiques les plus distingués de Grande-Bretagne. Il possède toutes les qualifications ; il a été second dans les 1500 mètres, aux Jeux Olympiques d'Anvers, en 1920. Huit ans plus tôt, en 1912, il courait dans les finales de la même épreuve, aux Jeux Olympiques de Stockholm. Dès ce moment, M. Noël-Baker, qui est aussi membre de la Chambre des Communes, a poursuivi avec distinction sa carrière dans la vie politique de la Grande-Bretagne. En 1952, enfin, il commandait l'équipe britannique à Helsinki... Je voudrais, M. Noël-Baker, que vous nous parliez un peu des Jeux de 1912 et de ceux de 1920. Et d'abord, pourriez-vous nous dire quel genre de concurrents participaient à ces Jeux, déjà lointains ?

Noël-Baker : La plupart venaient des divers clubs d'athlétisme dispersés dans le pays ; il s'y mêlait quelques étudiants des Universités qui, à l'époque, soit en 1912, ne prenaient pas les Jeux avec tout le sérieux qui eût convenu.

Bannister : Vous-même êtes un des rares concurrents qui prirent part aux Jeux, avant l'interruption de la première guerre mondiale, durant laquelle, si je ne fais erreur, vous avez servi dans les ambulances de l'armée, en France et en Italie. Quel effet, selon vous, la guerre de 1914-1918 a-t-elle eu sur les concurrents inscrits aux Jeux ?

Noël-Baker : Pendant la guerre, beaucoup d'hommes aux armées ont commencé à s'intéresser très sérieusement à l'athlétisme. En particulier, les jeunes gens des universités. Aussi, grâce aux facilités et aux excellents entraîneurs qu'ils trouvaient

à Oxford et à Cambridge, commencèrent-ils, après la guerre, à jouer un rôle prépondérant dans la participation britannique aux Jeux.

Bannister : Parmi les personnalités participant aux Jeux de l'époque, lesquelles vous rappelez-vous le mieux ? Considérez-vous Kolehmainen comme un des plus grands ?

Noël-Baker : Kolehmainen, à mon avis, était le meilleur coureur de fond des Jeux et le premier des grands Finlandais. Je me souviens d'une charmante histoire à son sujet. Le vestiaire des Finlandais se trouvait à côté du nôtre, et nous les voyions tous les jours. Or, au retour de sa première victoire sur Bouin, dans les cinq mille mètres, je lui serrai chaleureusement la main. Par l'entremise d'un interprète, je le félicitai sur son magnifique exploit, et il me répondit : « J'aurais presque préféré ne pas gagner plutôt que de voir le drapeau russe hissé au mât pour ma victoire. »

Bannister : Cela me rappelle singulièrement les Jeux d'Helsinki, où on a assisté à cette même équivoque, de caractère politique, entre Finlandais et Russes. De qui d'autre encore vous souvenez-vous, en particulier ? Peut-être de Hans Braun, de l'équipe allemande ?

Noël-Baker : Je me le rappelle d'autant mieux, qu'un ou deux ans plus tard, je l'ai retrouvé à Munich où je suivais des cours à l'Université, et où nous fréquentions le même club. Nous avons couru de nombreux relais ensemble. Il a eu beaucoup de malchance dans les 800 mètres, et a été un magnifique second dans les 400. Mais il était le plus vrai coureur de distance moyenne d'avant-guerre, je crois, le vrai précurseur de Harbig. A tous les points de vue, Hans Braun était un homme accompli. Il était aussi un admirable sculpteur, dont l'œuvre mérite de vivre. Il a été tué en octobre 1918, à bord d'un avion allemand.

Bannister : Ce qui nous intéresse peut-être le plus, c'est la part que vous avez vous-même prise dans vos propres courses. Elles ont été citées à des générations successives d'athlètes comme l'exemple le meilleur sur la façon de déployer l'équipe dans les courses de distance-moyenne. Dans les 1500 mètres, en 1912, à quel moment avez-vous décidé de seconder Strode Jackson, le représentant britannique ?

Noël-Baker : La chose s'est passée de la façon suivante : quatre ou cinq jours avant la course, nous avons été ensemble travailler sur le terrain, sur un parcours de plus de 1200 mètres ; et il courait si merveilleusement bien que j'acceptai l'idée qu'il était un de ceux qui pouvaient remporter la victoire. Tandis que moi, avec un pied pas tout à fait solide et un entraînement insuffisant, je ne pensais pas avoir de grandes chances. J'ai donc estimé qu'il valait mieux que je l'aide, mais je ne le lui ai dit qu'au moment où nous nous sommes trouvés alignés pour le départ.

Bannister : J'imagine sa réaction, quand vous le lui avez dit — juste au moment où il s'app préparait à prendre le départ. Sa gratitude à l'égard de votre générosité a dû être sans limite, je n'en doute pas — car se sentir appuyé par un co-équipier dans une course que se disputent quatorze coureurs sur un parcours aussi bref, est d'une valeur inestimable pour un athlète. Et la course elle-même, comment s'est-elle passée ?

Noël-Baker : Il n'avait encore jamais pris part à une grande course avec autant de concurrents, et spécialement pas à une course de cette classe. Aussi, tout en marchant vers la ligne de départ, je lui ai dit : « Jacko, tu restes collé à moi, et je veille à ce que nous nous trouvions à la bonne place, tous les deux, au bon moment. Et n'essaye pas de t'en mêler ; laisse-moi faire. »

Bannister : Et quelle était la bonne place ?
Noël-Baker : Juste devant la cloche. Nous avons sprinté un peu avant les autres et avons réussi de justesse à faire entrer Jacko derrière le « leader ».

C'était Kiviat, je crois, détenteur, alors du record du monde.

Bannister : Et qu'avez-vous fait quand vous avez vu Jacko sortir vainqueur ?

Noël-Baker : Ma foi, j'ai agité les bras en l'air.

Bannister : En tous les cas, c'était un magnifique exploit. — Et maintenant, parlez-nous d'Albert Hill, en 1920, voulez-vous ?

Noël-Baker : Albert Hill était splendidement en forme. Quatre jours consécutifs, il avait couru, et je m'attendais à le voir épuisé ce cinquième jour, parce qu'il avait passé par trois très violentes épreuves des 800 mètres, mais réellement, il n'eut pas trop de peine dans l'épreuve des 1500 mètres, où il arriva comme un lion à la cloche. Tout ce que j'eus à faire fut de courir derrière lui et de m'assurer que Shield, courant pour les Etats-Unis, ne se mit pas en bonne position pour le dépasser.

Bannister : La course en équipe et le rôle d'entraîneur peuvent-ils jouer de nos jours un rôle aussi important qu'alors ? Qu'en pensez-vous ?

Noël-Baker : Aujourd'hui, nous en sommes, je crois, au point où chacun s'occupe de soi même — et ceci, en grande partie, parce que la moyenne est si élevée, que tous ceux qui participent aux finales ont, d'une manière générale, une chance égale de remporter la victoire.

Bannister : En effet. Et maintenant, à propos des incidents internationaux qui se sont produits au cours de divers Jeux Olympiques, vous avez certainement dû, en votre qualité d'homme politique, avoir l'occasion d'en apprécier les effets. A votre avis, en a-t-on beaucoup exagéré l'importance ?

Noël-Baker : A mon point de vue, leur influence néfaste a surtout été une invention des journalistes. Je me rappelle avoir rencontré, peu après les Jeux de 1908, A. J. Balfour, plus tard Lord Balfour, qui avait été premier ministre, et il me dit : « Je suis contre. vos Jeux Olympiques ; ils ne font que créer des ennuis et indisposer les nations les unes à l'égard des autres, et ils le feront toujours. » Or, je prétends que cela n'a jamais été le cas. Par contre, j'estime que leur action positive sur l'esprit de milliers de jeunes athlètes rentrant dans leur pays — extrêmement fiers d'avoir pris part aux Jeux — extrêmement fiers d'avoir couru avec les grands athlètes du monde, heureux des amitiés qu'ils y ont nouées et de l'esprit dont étaient pénétrées toutes les compétitions, oui, j'estime que tout cela n'a cessé d'être une chose magnifique.

Bannister : Je suis très heureux de vous entendre défendre ainsi les Jeux. — M. Noël-Baker, vous nous avez montré que vous ne vous êtes pas borné à concourir, mais que pendant toute votre vie vous avez chéri et cherché à défendre l'idéal olympique dans lequel vous croyez, et dans lequel, je pense, tous nous avons foi. Personne n'aurait pu faire mieux que vous pour soutenir les Jeux Olympiques. Merci beaucoup.

III. 1920, Anvers; 1924, Paris; 1928, Amsterdam

Conversation entre Harold Abrahams et Roger Bannister

Bannister : Auprès de moi, dans le studio, se trouve Harold Abrahams, qui courut pour la Grande-Bretagne aux Jeux Olympiques d'Anvers, en 1920, et à ceux de Paris, en 1924, où il gagna le titre des 100 mètres, étant fortuitement le seul Anglais à avoir jamais gagné ce titre particulier. Après quoi, à trois reprises, il atteignit le record olympique. Il a également été le capitaine de l'équipe anglaise d'athlétisme aux Jeux d'Amsterdam, en 1928. Et je voudrais vous demander, Harold Abrahams,

quel est votre souvenir le plus marquant au sujet de Paavo Nurmi ?

Harold Abrahams : J'en ai tant, à propos de Paavo Nurmi, en 1928 ! N'a-t-il pas gagné quatre titres à Amsterdam ? Et il aurait sans doute pu, je le présume, en gagner huit ! Mais son plus étonnant exploit est quand, en un même après-midi, Nurmi gagna les 1500 mètres en battant le record olympique, et, une heure et demie plus tard, les 5000 mètres, également en battant le record olympique.

Bannister : Il est toujours difficile, je le sais, de comparer les athlètes d'aujourd'hui et ceux d'hier, mais diriez-vous qu'il était meilleur athlète que, par exemple, Emil Zatopek ?

Harold Abrahams : En effet, la comparaison est toujours difficile, car on se plaît à imaginer sa propre génération comme bien meilleure que la suivante. J'estime toutefois que Nurmi est le plus grand coureur de fond que j'aie jamais vu — et il m'a été donné d'en voir bien d'autres — parce qu'il était tellement supérieur à ceux de sa génération, ce que vous ne pouvez réellement pas dire d'aucun des concurrents actuels.

Bannister : Vous souvenez-vous de quelque incident particulier concernant la victoire de Douglas Lowe ?

Harold Abrahams : Douglas Lowe remporta des victoires en 1924 et 1928 où il fut le premier athlète à avoir gagné deux fois, consécutivement, les 800 mètres. Lowe lui-même, aurait dit, je pense, qu'il avait eu de la chance de gagner en 1924, car, à l'époque, il était encore à Cambridge et, comparativement, un novice. En 1928, par contre, il était devenu un athlète accompli, connaissant à fond la tactique. De sa finale, cette année-là, — quand il établit un nouveau record olympique — je me souviens surtout de la façon dont il semblait dominer tout le terrain. Il avait l'air de diriger les autres, jusqu'à la troisième et quatrième position, exactement comme il l'entendait pour sa propre course.

Bannister : L'autre coureur britannique qui, à part vous-même, paraissait avoir de grandes chances dans les 100 mètres. était bien Eric Liddell ? Pourriez-vous nous parler de lui ?

Harold Abrahams : Avant tout, Roger, je voudrais mettre au point ceci : je ne passais pas moi-même pour avoir de grandes chances dans les 100 mètres, et, en fait, c'était un grand avantage, réellement. Or il s'est trouvé, et ce fut ma veine. En effet, Eric Liddell, qui avait établi le record britannique l'année précédente, avait de solides convictions religieuses et estima qu'il ne devait pas courir un dimanche. Et, bien entendu, la finale des 100 mètres tombait sur un dimanche. Il porta alors son attention sur les 400 mètres, et, de nouveau, c'est le souvenir inoubliable de cet homme qui, considérant que gagner une victoire est une expérience extraordinaire, mettait son être tout entier dans sa course. Il avait le style le plus détestable, probablement, de tous les grands athlètes qu'il m'ait jamais été donné de voir.

Bannister : Votre veine, disiez-vous, avait été qu'Eric Lindell n'ait pas couru dans les 100 mètres. Quel est votre propre souvenir de cette course ?

Harold Abrahams : Certes, je crois pouvoir me rappeler chaque centimètre de cette finale, en tout cas, chaque millimètre de la demi-finale est resté grave dans ma mémoire. En me rendant à Paris, je savais que j'aurais à me mesurer à quatre coureurs américains de première qualité et je ne m'illusionnais pas sur mes chances de succès. Dans la demi-finale, je fus dépassé au départ et, pourtant, je suis arrivé à la gagner. Beaucoup de gens considèrent que c'est le meilleur effort que j'aie jamais fourni, et ils se demandent ce qui serait advenu si je n'avais pas été dépassé au départ, aurais-je peut-être fait encore un meilleur temps ? Et je leur réponds non, car j'ai fourni alors quelque chose que je n'aurais jamais fourni si je n'avais été laissé en arrière.

Bannister : Étiez-vous furieux contre vous-même d'être resté à la remorque ?

Harold Abrahams : Oui, pendant trois secondes, puis tout mon entraînement est venu à mon aide, et je me suis rendu compte que la seule façon pour moi de gagner était de ne pas jeter au vent tout ce que j'avais appris en m'entraînant moi-même.

Bannister : Votre entraînement est venu à votre aide, dites-vous. Estimez-vous qu'en 1920 et 1924, vous étiez un des athlètes les mieux entraînés ? Et considérez-vous que la moyenne l'entraînement parmi les concurrents était basse ?

Harold Abrahams : En 1920, mon entraînement était, pour ainsi dire, inexistant. En 1924, par contre, j'avais appris que pour pratiquer avec succès la course de vitesse, il fallait l'étudier comme une science. Je l'ai donc étudiée de très près, et je dirais que probablement, je me suis entraîné aussi durement que n'importe quel athlète dans le monde, à cette époque. Mais, comparez à ce qu'on fait aujourd'hui, cet entraînement prêterait à rire, sans doute.

Bannister : Les concurrents à ces Jeux, se recrutaient-ils essentiellement parmi les universitaires et les gens de l'armée, et pas du tout parmi les artisans et les travailleurs ?

Harold Abrahams : La plupart de ceux des Etats-Unis étaient des étudiants. En Grande-Bretagne, nous avions un pourcentage d'universitaires beaucoup plus élevé que nous ne l'avons aujourd'hui. L'athlétisme est devenu infiniment plus populaire, au cours de ces vingt dernières années.

Bannister : Revenons, voulez-vous, aux Jeux de 1928. Pouvez-vous nous dire quelque chose sur l'étonnante performance de Lord Burghley ?

Harold Abrahams : Elle fut étonnante, parce que Burghley — l'un des meilleurs athlètes que nous ayons jamais eus — n'était pas, de nature, je crois, un grand athlète, mais, de tout temps, il a été un extraordinaire lutteur. Quand j'ai vu Burghley arriver de justesse à la demi-finale des 400 mètres, je n'aurais pas donné quatre sous pour ses chances dans la finale ; pourtant, il l'a gagnée haut la main, contre le détenteur du record du monde, simplement parce qu'il avait un énorme courage, quand il ne se sentait pas entièrement à son avantage.

Bannister : Avez-vous d'autres souvenirs, à propos des Jeux de 1928 ?

Harold Abrahams : Une quantité ! Mais un des plus marquants, je crois, parce qu'il signifiait un complet revirement dans l'opinion publique, c'est l'apparition, pour la première fois, des femmes, dans les épreuves d'athlétisme, aux Jeux de 1928. Leur programme était fort limité ; il comprenait la course des 800 mètres qui, depuis lors, a été abandonnée aux Jeux Olympiques, une ou deux femmes athlètes — parmi les perdantes, notez-le — s'étant évanouies, et d'autres, s'étant mises à pleurer. Même des hommes ont été vus pleurant quand ils ont été battus. La presse a fait beaucoup de bruit autour de l'incident, et cette course a été retirée du programme féminin des Jeux.

Bannister : Et maintenant, je voudrais vous demander si l'on peut comparer le développement des Jeux Olympiques en 1920 et 1924, avec celui qui s'est manifesté après la récente guerre de 1939 à 1945 ?

Harold Abrahams : En 1920, nous étions encore à peine remis de la guerre de 1918, et les Jeux d'Anvers en vérité, en souffrirent. Les Américains et les Finlandais y tenaient pratiquement tous les grands rôles. La moyenne était basse, plus basse qu'elle ne l'était avant la guerre. On peut en dire presque autant de ceux de 1948. Si vous comparez 1939 à 1948, vous constaterez que les nations ne s'étaient pas encore remises de la guerre. Mais on note un bien plus grand redressement entre 1948 et 1952, qu'il n'y en a eu entre 1920 et 1924.

Bannister : Les Grecs avaient coutume de parler d'une certaine « magie » de la victoire. Quelle importance peut avoir, à votre avis. le fait de gagner un titre olympique ?

Harold Abrahams : Le fait que j'ai eu la chance de gagner a eu, je crois, une influence considérable sur toute ma vie. J'aime à croire que si je m'étais trouvé second par quelque 20 centimètres, j'aurais tout de même réalisé un certain nombre de choses que j'ai été heureux de faire ; mais le départ que vaut à celui qui la gagne, la victoire — on ne mentionne pas par combien de fractions vous êtes second ; vous êtes simplement second ou troisième — est unique, car le vainqueur occupe une place à part dans l'esprit des gens. Sans doute attache-t-on plus d'importance qu'il ne le faudrait à la victoire, mais c'est humain !

Bannister : Nous pourrions, il est certain, discuter pendant des heures sur celui qui aurait pu gagner le titre pour telle ou telle épreuve, mais il se trouve que ce certain jour, à Paris, sur cette dite piste, vous avez gagné les 100 mètres pour la Grande-Bretagne, et même s'il se trouvait qu'un autre aurait pu gagner le jour suivant, cette victoire là est la vôtre et restera vôtre à jamais. C'est en cela, je présume, que réside le grand attrait de l'athlétisme et, en particulier, des Jeux Olympiques... Harold Abrahams, je vous remercie beaucoup, vraiment.

IV. 1932, Los Angeles

Conversation entre Tommy Hampson et Roger Bannister

Bannister : Auprès de moi, dans le studio, se trouve Tommy Hampson, qui a gagné, aux Jeux Olympiques de Los Angeles, en 1932, une très encourageante victoire pour la Grande-Bretagne, dans les 800 mètres. Il a battu alors un record mondial, établit un nouveau record olympique et a été le premier à franchir la barrière en 1 minute 50 secondes pour les 800 mètres. Membre de l'équipe qui courut en second dans la course-relais des 4 x 400 mètres, il a aussi, dans cette épreuve, battu le précédent record mondial. M. Hampson est maintenant fonctionnaire aux Affaires sociales à Stavenage, une de nos nouvelles villes. Et je voudrais, avant tout, lui demander comment il s'est rendu aux Jeux de Los Angeles ?

Tommy Hampson : Nous avons voyagé comme il était de tradition à cette époque, en bateau et en train. Cela nous a pris dix jours. La lenteur du trajet en bateau, nous a donné, je crois, l'occasion de faire un peu d'entraînement en route ; ensuite, à chacune des diverses haltes du train transcontinental, nous descensions et prenions dix ou quinze minutes d'exercice, parfois même davantage.

Bannister : Ce devait être curieux, quand s'arrêtait le train, de voir en sauter d'innombrables athlètes olympiques qui se mettaient à sautiller et à s'ébrouer pour dépenser leur excès d'énergie. Le fait de vous trouver si loin de chez vous a-t-il eu un effet sur vos sentiments, pendant que vous concouriez ?

Tommy Hampson : Ma foi, on se sentait plutôt isolé. On avait l'impression, je crois, de concourir très, très loin de chez soi.

Bannister : Cela m'intéresse vivement, car ma réaction, quand je concourais en Nouvelle-Zélande et en Australie, était celle d'un extraordinaire contact avec les gens de chez nous, qu'on imaginait en train, peut-être, d'écouter le reportage radiophonique des courses qu'on était justement en train de courir.

Tommy Hampson : En effet, la radio a changé bien des choses.

Bannister : Comment était le village olympique, à Los Angeles ?

Tommy Hampson : C'était le premier du genre. Dans les Jeux précédents, on avait essayé diverses méthodes pour héberger les concurrents étrangers, mais aucune n'avait été très satisfaisante. C'est alors que les Américains ont eu la brillante idée de loger tous les concurrents masculins dans un village olympique complet, avec ses propres boutiques, son cinéma et commodités de tous genres, oh chacun pouvait se nourrir comme chez lui, avec des mets apprêtés à la façon de son propre pays.

Bannister : Avez-vous remarqué si le climat exerçait une action sur votre façon de courir ?

Tommy Hampson : Le climat de la côte ouest de l'Amérique a, sans nul doute, joué un rôle déterminant dans le grand nombre des records nouveaux établis aux Jeux de 1932. C'est un climat très chaud, mais nullement oppressant ; l'air y semble un peu moins dense et plus léger qu'en Europe occidentale. Il est certain que les excellentes conditions pour les concours dans le stade étaient, en grande partie, dues au bon climat.

Bannister : Et la piste, comment était-elle ?

Tommy Hampson : C'était la plus merveilleuse surface que j'eusse rencontrée jusqu'alors. Je ne puis en comparer la texture qu'à une pièce de satin, et son rebondissement à celui du caoutchouc.

Bannister : Dans les photos que j'ai vues de votre course, vous aviez, en effet, presque l'air de planer au-dessus de la piste... Bien entendu, de tous les Jeux célébrés jusqu'alors, ceux de Los Angeles étaient les plus considérables. Au cours des 26 épreuves olympiques qui s'y déroulèrent, 23 nouveaux records olympiques y ont été établis. Je voudrais maintenant vous demander si vous pourriez évoquer pour nous quelques personnalités ou événements particuliers de ces Jeux ?

Tommy Hampson : Un de mes souvenirs les plus frappants est, je crois, la lutte épique entre Eddie Tolan et Ralph Metcalfe — ces deux coureurs nègres, aux fortes et puissantes carrures, que les Américains appelaient les Deux Express de Minuit. Tolan remporta la victoire des 100 mètres, avec Metcalfe deuxième ; et il gagna encore les 200 mètres, où Metcalfe arriva troisième.

Bannister : Est-ce alors qu'on a employé pour la première fois la cellule photographique pour chronométrer la course ?

Tommy Hampson : On s'est servi d'une sorte de photofinish, synchronisé avec le pistolet du départ, mais ce n'était pas le genre de mécanisme employé de nos jours. En fait, nul compte n'a été tenu de ce chronométrage mécanique, comme bien vous pensez.

Bannister : On préférerait encore se fier à l'erreur et au jugement humains, quels qu'ils puissent être !

Tommy Hampson : Exactement !

Bannister : Vous souvenez-vous de la dispute, vers la fin de la course des 5000 mètres ?

Tommy Hampson : Certainement, j'en garde un souvenir assez précis. Lehtinen, le Finlandais, et Hill, des Etats-Unis, sont arrivés à la ligne droite presque coude à coude. Il leur restait environ 75 à 85 mètres à courir pour toucher le ruban d'arrivée. A mi-chemin de la ligne droite finale, Hill fit un brusque crochet devant Lehtinen et prit le couloir intérieur, jetant ainsi le Finlandais hors de sa foulée. Il y eut un échange de coups de coudes et les deux arriverent presque simultanément au fil d'arrivée. Les juges se prononcèrent en faveur de Lehtinen (?), mais l'un et l'autre furent crédités du même temps.

Bannister : L'importance donnée à de pareils incidents vous paraît-elle exagérée ?

Tommy Hampson : En l'occurrence, certainement. Hill et Lehtinen étaient les meilleurs amis du monde, et ils ont quitté la piste bras dessus, bras dessous.

Bannister : La plupart des gens ne réalisent pas à quel-point on peut être entraîné par la passion pendant une course. C'est un fait indéniable. Ne dit-on pas que, pendant le steeple-chase, un des concurrents a fait un tour de piste de trop ! Est-ce exact ?

Tommy Hampson : Pas un concurrent, mais tous ont fait un tour de piste de trop ! La faute en revenait, d'ailleurs, aux juges chargés de noter les tours de piste. C'était simplement une de ces erreurs humaines qui peuvent s'introduire, même dans les festivals les mieux organisés.

Bannister : Il est intéressant de constater que dans ces Jeux où, probablement rien n'avait été laissé au hasard, une pareille erreur ait pu se glisser... Mais, revenons au plus important. Ne pourriez-vous, maintenant nous dire quelque chose sur votre très remarquable course, celle des 800 mètres ? Comment s'est-elle passée ?

Tommy Hampson : Nous nous trouvions 9 sur la ligne de départ. Nos plus redoutables adversaires étaient Phil Edwards, le nègre canadien Alex Wilson, représentant aussi le Canada, et Eddie Genung, des Etats-Unis. Edwards prit le départ à une allure insensée et couvrit ses premiers 200 mètres en 24 secondes. Il allait trop fort, je le savais. Néanmoins, je me tâtai pour savoir s'il me fallait le laisser prendre autant d'avance. Il couvrit les premiers 400 mètres en 52 ½ secondes, environ, et je le suivais, à quelque 16-18 mètres avec un peloton de quatre ou cinq autres concurrents. Tout en prenant le troisième virage pour retrouver la ligne droite, nous avions graduellement raccourci la distance qui nous séparait de lui, et c'est au début de la ligne droite que je décidai de pousser mon effort pour m'aligner avec Edwards. A peine m'étais-je lancé, qu'Alex Wilson, me dépassant comme un trait, alla se placer sur les talons d'Edwards, qu'il dépassa à son tour au dernier virage. J'eus une fraction de seconde, pour décider si je voulais prendre le risque de courir 4 ou 5 mètres de plus, en essayant de contourner le virage d'Edwards à ce moment-là, ou si je resterais derrière lui, dans l'espoir d'économiser cette parcelle supplémentaire d'énergie pour le suprême assaut contre Wilson dans la ligne droite finale. Je me décidai pour la seconde alternative. Mais Wilson avait 7 à 8 mètres d'avance quand j'arrivai aux derniers 80 mètres de piste droite. Jamais je n'oublierai l'effort terrible que j'ai dû faire pour le rattraper, le doubler et le dépasser, juste à temps, pour sentir sur ma poitrine se rompre le fil de l'arrivée.

Bannister : Voila une bien passionnante description d'une fort belle course ! Quant à moi, je sais que votre course à Los Angeles a toujours passé pour le modèle de la course parfaite sur parcours moyen. Vous avez su régler le temps et l'allure de votre course de façon à tirer le maximum de vous-même, de sorte que vous avez franchi la ligne — comme vous l'avez dit plus tard, je crois — dans un état d'épuisement tel que vous pensiez ne plus jamais courir. — Je vous remercie beaucoup, Tommy Hampson.

V. 1936, Berlin

Conversation entre Godfrey Brown et Roger Bannister

Bannister : J'ai auprès de moi, ce soir, Godfrey Brown, un des membres de la délégation britannique aux Jeux Olympiques de Berlin, en 1936. Arrivé, de très près, second dans les 400 mètres, il participa également à la course relais des 4x400 mètres, qui valut la médaille d'or à l'équipe britannique. Aujourd'hui, il est directeur du Collège royal de Worcester. — Ces Jeux de Berlin étaient,

probablement, je crois, les plus fantastiquement organisés de tous ceux figurant jusqu'alors aux annales de l'Olympisme. Pourriez-vous, Godfrey Brown, nous dire quelques mots sur leur organisation, derrière les coulisses ?

Godfrey Brown : Indubitablement, ils étaient montés d'une façon splendide. Aucune dépense n'avait été épargnée, tant pour l'aménagement du stade, que pour le stade nautique, le village olympique et tout un vaste programme de réclame, adressé, avant la célébration des Jeux, à toutes les nations concurrentes. Pour la première fois, dirais-je, on avait délibérément tenté d'en faire un motif de publicité nationale — publicité, bien entendu, en faveur du Gouvernement nazi.

Bannister : Vous souvenez-vous, par hasard, de quelque incident particulier confirmant cette thèse ? On en a mentionné plusieurs, à propos, avant tout, de l'influence des nègres dans la compétition, et aussi du fait que Hitler avait évité de rencontrer Jesse Owens. Ce dernier trait est-il exact ?

Godfrey Brown : Certainement. Mais il est également exact qu'il n'a rencontré aucun des autres grands concurrents. Ce qui m'a surtout paru regrettable, c'est l'attitude de la presse allemande. Elle s'est attachée à essayer de prouver que le peuple allemand appartenait à la race des maîtres. A l'appui de quoi, elle avançait de curieux arguments, par exemple, celui-ci : que les médailles d'or gagnées par les nègres américains pouvaient être décomptées, ceux-ci ne représentant pas une race véritable.

Bannister : Pourriez-vous nous parler de quelques-uns des concurrents aux Jeux, dont vous vous souvenez ? En premier lieu de Jesse Owens ?

Godfrey Brown : Quiconque a jamais vu Jesse Owens, ne peut l'oublier. C'était le plus magnifique athlète qu'on pût voir — à tous les points de vue — un corps superbe, des muscles splendides et, dans ses mouvements, l'expression même de l'aisance et de la puissance. De plus, il avait, bien entendu, beaucoup de modestie et de charme, et il était un concurrent tout à fait remarquable. J'ai eu la chance de me trouver à proximité du départ, pendant la finale du saut en longueur. L'Allemand Luz Long, avec son douzième et dernier saut, prit la tête. Il réalisa quelque chose comme 7 mètres et 87 centimètres. Ce fut ensuite le tour d'Owens qui, jusque-là avait été en tête. Luz Long cependant, était l'objet d'ovations enthousiastes de la part de la foule — des saluts nazis dans toutes les directions. Tandis que se déroulaient ces manifestations, je remarquai Owens en train de prendre sa place sur la piste de départ. Puis il y eut des « chut ! », quand il s'élança pour son dernier saut. Cette fois-là, il réalisa 8 mètres et 5 centimètres, soit 7,62 centimètres de moins que son propre record mondial.

Bannister : A mon avis, c'est là un des meilleurs exemples de ce dont on a réellement besoin dans un concours olympique.

Godfrey Brown : Certainement.

Bannister : ..non seulement la capacité d'accomplir un exploit particulier, à un moment déterminé, mais le pouvoir de l'exécuter, quand le monde entier — spécialement vos compatriotes — est dans l'attente, quand 99% des athlètes et des gens sont à ce point tendus, qu'ils sont près d'éclater. ..Et maintenant, pourriez-vous nous parler de la remarquable course de Jack Lovelock dans les 1500 mètres ?

Godfrey Brown : Ma foi, je n'oublierai pas de longtemps l'effet dévastateur du finish inopiné de Jack Lovelock. Il avait une avance de 300 mètres. Jamais encore, cela n'était arrivé. A peine avait-il commencé son finish, que j'eus clairement l'impression que la course était terminée. La plupart des autres concurrents sentirent de même, je crois. Il ne m'est jamais arrivé d'assister à quelque chose de pareil.

Bannister : Quand j'ai rencontré Jack Lovelock en Amérique, il m'a dit, je m'en souviens, que l'unique règle — s'il y en avait une — à adopter dans une course de parcours moyen, était de fixer son finish au moment le plus inattendu ; et dans chaque course, il y a un de ces moments-là. Le seul problème est de décider oh il se présente — au début ou à la fin d'un virage. Quoi qu'il en soit, ce fut certainement la un trait magistral de stratégie qui dupa une quantité d'excellents coureurs.

Godfrey Brown : J'ajouterais que ce qui étonna le plus la foule allemande, ce fut de voir Jack Lovelock continuer à courir autour de la piste, bien qu'il eût terminé sa course. Evidemment, ils croyaient qu'il ne pouvait plus s'arrêter.

Bannister : Quant à lui, bien entendu, il s'occupait médicalement des théories du réchauffement, ne voulant certainement pas se permettre de défaillir, juste après sa victoire... Vous rappelez-vous notre unique médaille d'or, aux Jeux de 1936, et, par hasard, la seule médaille d'or que nous avons gagnée depuis, dans les épreuves olympiques sur piste... Harold...

Godfrey Brown : Oui, Harold Whitlock, dans la marche.

Bannister : Bien sûr, Harold Whitlock !

Godfrey Brown : J'ai assisté à cette victoire. On s'y attendait, sans doute. Pourtant, elle a été très impressionnante, par son aisance, son assurance, et, inutile de le dire, très exaltante pour nous.

Bannister : Ce qui nous intéresserait maintenant le plus, c'est que vous nous parliez un peu de votre propre course. Vous avez vraiment joué de malchance en tirant pour tous les 4 tours des 400 mètres — fait presque unique dans l'histoire des Jeux Olympiques. — l'avant-dernier ou le dernier couloir extérieur, soit la position la moins favorable pour gagner. Quelle a été votre réaction quand vous avez constaté que, pour la finale, vous aviez tiré le couloir extérieur ?

Godfrey Brown : Désastreuse, j'avoue, car on n'a guère le temps, à ces moments-là, de se ressaisir et de mettre les choses au point. J'ai d'abord senti je m'en souviens, que cela m'enlevait une grande partie de mes chances, puis, j'ai essayé de reprendre courage et de ne pas me laisser impressionner. Mais, à repenser à cette course, je crois vraiment que la grande erreur pour nous a été de penser qu'elle serait courue en 47 secondes, tandis que, bien entendu, elle a été gagnée en 46,5 secondes. Cela paraît lent, aujourd'hui, mais, à l'époque, c'était assez inattendu en Europe.

Bannister : Quoi qu'il en soit, le résultat des 400 mètres a certainement été compensé par le 4 x 400 mètres relais, gagné par la Grande-Bretagne. Pourriez-vous nous en parler ?

Godfrey Brown : Rampling courait en second et, au début du second relais, nous étions perdus. Au début du troisième, par contre, nous étions en tête ! Jamais je n'ai ressenti pareille émotion, quand j'ai vu, dans les derniers 50 mètres, Godfrey Rampling dépasser comme une flèche ses autres concurrents et nous placer en tête. J'étais dans un tel état d'excitation que j'oubliai complètement que ça allait, dans un instant, être mon tour. Quand ce fut à moi de courir, j'eus vraiment un passage facile, car je savais, en prenant le départ, qu'à moins de tomber ou de commettre quelque sottise, nous devions, à la fin de la course, avoir gagné quatre médailles d'or olympiques.

Bannister : Je n'ai, hélas, pas vu le 4 x 400 mètres relais en 1936. Par contre, j'ai vu, à Helsinki, en 1952, courir l'équipe de la Jamaïque qui gagna en un nouveau temps record. Tout ce que je puis dire, c'est que c'est la course la plus passionnante que j'aie jamais vue. Parmi ses concurrents, elle comptait deux détenteurs de record mondial, un actuel et un ancien. J'avoue que j'aurais bien aimé assister à une course entre votre équipe de

1936 et celle de la Jamaïque de 1952. Malheureusement! c'est un genre de rencontres que nous n'avons jamais le privilège de réaliser aux Jeux Olympiques. — Je vous remercie beaucoup, Godfrey Brown.

VI. 1936, Berlin; 1948, Londres; 1952, Helsinki; 1956, Melbourne

Conversation entre Roger Bannister et Mme Dorothy Tyler

Bannister : J'ai auprès de moi, aujourd'hui, Dorothy Tyler, la célèbre championne de saut en hauteur. A Melbourne, elle concourra pour la quatrième fois aux Jeux Olympiques. A ma connaissance, aucun autre athlète n'a participé aux Jeux Olympiques au-delà d'une période de vingt ans, en tous cas, certainement pas aux épreuves de piste et de saut. A Berlin, en 1936, M^{me} Tyler n'avait que seize ans dans l'épreuve féminine de saut en hauteur, où elle se classa seconde. A Londres, en 1948, elle se classa aussi seconde. Elle a également concouru, en 1952, à Helsinki. Je voudrais, pour commencer, Dorothy, que vous nous parliez de quelques-unes de vos impressions sur les Jeux Olympiques de 1936, et que vous nous disiez, en particulier, la raison pour laquelle vous avez alors eu la malchance de gagner une médaille d'argent plutôt qu'une médaille d'or.

Dorothy Tyler : La règle, en 1936, voulait qu'en cas d'égalité, on continuât à sauter jusqu'à ce que l'une des concurrentes échouât ou réussit. De sorte que, tout en ayant été à égalité pour la première place, j'ai été ensuite battue dans la dernière reprise.

Bannister : Est-il exact que si la règle de 1936 avait encore été en vigueur en 1948, vous auriez gagné la médaille d'or ?

Dorothy Tyler : Après les Jeux de 1936, ils ont trouvé un peu lassant de nous voir refaire nos sauts ; et cela prenait tant de temps, qu'ils décidèrent de changer la règle. Cette nouvelle règle fut appliquée en 1948. Or, comme vous le savez, je me suis de nouveau trouvée à égalité pour la première place à ces Jeux-là, et si l'ancienne règle avait encore été en vigueur, j'aurais eu la médaille d'or.

Bannister : Plusieurs femmes mariées concourraient alors aux Jeux, et vous étiez du nombre. Pourriez-vous nous dire si cela faisait une différence. Estimez-vous, par exemple, que votre standard de compétition était aussi élevé en 1948, qu'il l'avait été avant la guerre ?

Dorothy Tyler : En fait, il était meilleur. Femme mariée et mère de deux enfants, j'ai dépassé en hauteur ce que j'avais fait comme jeune fille ; mais, bien entendu, les années de guerre auraient été les meilleurs pour moi. Le fait que Fanny Blankers-Koen et moi-même — également mère de deux enfants — ayons pris part aux Jeux de 1948, a encouragé à revenir sur le terrain, d'autres femmes qui, normalement, s'étaient mariées, ayant fondé une famille, se seraient retirées.

Bannister : Avez-vous assisté aux victoires de Fanny Blankers-Koen, aux Jeux Olympiques de 1948 ?

Dorothy Tyler : Oui. J'ai été très intéressée par les 80 mètres haies et par les 100 mètres ; dans les deux épreuves, nous avons eu des nôtres arrivées secondes. Mais j'ai été déçue que Fanny Blankers-Koen ne concourût pas dans le saut en hauteur ; en 1943, pendant la guerre, elle m'avait enlevé mon record du monde, et j'espérais pouvoir la battre.

Bannister : Avez-vous assisté aux courses de Zatopek, en 1948 ? Et vous souvenez-vous des 5000 mètres ?

Dorothy Tyler : Ceux où Gaston Reiff l'a battu ? Oui, certainement. Je suivais la course, je l'avoue, à la télévision ; dehors, il pleuvait à verse. Mais c'était passionnant. Il a donné son effort, juste un peu trop tard, je crois.

Bannister : Je considère cette course comme une des grandes démonstrations de Zatopek, de sa maîtrise des jeux, une des rares cependant, où il n'ait pas réussi.

Dorothy Tyler : Oui, d'habitude, il s'arrange à réussir, et il est un des grands favoris de la foule.

Bannister : En 1948, pendant votre saut en hauteur, se déroulait une autre compétition ; l'avez-vous vue, ou bien étiez-vous trop absorbée par votre propre épreuve pour pouvoir vous intéresser à ce qui se passait ?

Dorothy Tyler : Vous voulez parler du marathon ? Nous pensions toutes que Jack Holden arriverait dans les deux ou trois premiers. Aussi pendant que les autres sautaient, je guettais l'arrivée des coureurs. Et qui est-ce que je vois soudain, entrant troisième dans le stade ? Tommy, un de mes anciens camarades de club ! Or, comme le second coureur semblait mortellement épuisé et que je savais qu'avec un mot d'encouragement Tommy pourrait peut-être le dépasser, oubliant complètement mon saut en hauteur, je me précipitai au bord de la piste et lui criai : bon courage Je n'aurais pas dû faire cela, je présume, ayant moi-même besoin à ce moment de toute mon énergie nerveuse.

Bannister : Etre capable, quand vous étiez vous-même en plein dans votre épreuve, de consacrer une pensée à un camarade de club, prouve, à mon avis, une extraordinaire générosité... Ainsi, après 1948, vous avez continué le saut en hauteur ; mais vous avez, alors, changé votre style. Pourquoi avez-vous si longtemps pratiqué le saut en ciseaux ?

Dorothy Tyler : Avant la guerre, il n'y avait réellement personne, dans ce pays qui pût enseigner le saut roulé ; du moins, je n'en avais pas entendu parler. Et j'avais été fort impressionnée par Cornelius Johnson, qui avait gagné la médaille d'or olympique, en 1936. Mais ce n'est qu'après avoir été battue aux championnats d'Europe par Sheila Lerwell, qui venait d'établir un nouveau record du monde, que j'ai songé qu'il était vraiment temps que je change mon style. On a beaucoup bavardé à ce propos, car j'avais trente ans, et l'on jugeait que c'était ridicule.

Bannister : Et ainsi, vous avez travaillé votre roulé d'occident et concouru à Helsinki, en 1952 ? Pourriez-vous nous dire vos impressions sur les athlètes russes, en particulier sur les femmes qui concouraient pour la première fois à Helsinki ?

Dorothy Tyler : Nous étions, je l'avoue, très curieuses de voir de quoi elles avaient l'air et de les observer, car nous avions beaucoup entendu parler d'elles. Nous les avions déjà rencontrées aux championnats d'Europe, en 1950, mais alors, elles n'avaient pas l'entraînement qu'elles avaient acquis en 1952. Malheureusement, je m'étais froissé un muscle, et n'étais réellement pas tout à fait à leur hauteur. Pourtant, elles ne sont arrivées que troisièmes au saut en hauteur.

Bannister : A votre avis, les femmes russes sont-elles plus fortes, plus résistantes que les Britanniques et les Américaines ?

Dorothy Tyler : Je ne les considère pas réellement plus fortes ou plus résistantes. Par contre, je crois que pour entrer dans leurs équipes c'est plus dur que chez nous, et dès que l'admission dans, quoi que ce soit devient plus difficile, le niveau général s'éleve.

Bannister : Aux Jeux d'Helsinki, avez-vous assisté à des épreuves masculines ?

Dorothy Tyler : Bien entendu : le nom de Zatopek était dans toutes les bouches : Il avait gagné les 5000 mètres et les 10 000 mètres et tout le monde était très impatient de savoir s'il gagnerait aussi

le marathon, qu'il courait pour la première fois. Le saut en hauteur et le marathon devaient commencer au même moment, et nous nous trouvions tous rassemblés dans le hall d'attente. Nous avons bavardé entre nous et aussi avec Zatopek qui, comme vous le savez, parle plusieurs langues. Puis, tandis que les épreuves sur terrain se poursuivaient dans l'effort du saut en hauteur, arriva, comme d'habitude, la fin du marathon et, malgré notre tension, nous avons dû nous interrompre pour acclamer Zatopek quand, vainqueur, il entra dans le stade.

Bannister : C'est une des rares fois, je crois, où l'on n'a pas vu un coureur vainqueur du marathon, arriver dans le stade en trébuchant, exténué, fourbu.

Pratiquant vous-même la compétition sur terrain que pensez-vous de ces interruptions de votre concours par les épreuves de piste ? Il est des gens, je le sais, qui considèrent cette question du point de vue opposé. Mais vous, en tant que concurrente dans des épreuves sur terrain, vous estimez-vous désavantagée ?

Dorothy Tyler : A la vérité, oui. Mais, naturellement, c'est une de ces choses auxquelles on ne

peut rien... Vous vous apprêtez justement à donner tout votre effort pour tenter un de vos meilleurs sauts quand, brusquement, éclate l'annonce — impatiemment attendue par tous — des résultats d'une course. Et, dans leur coin, quasiment oubliées, les pauvres petites concurrentes continuent à mettre le meilleur d'elles-mêmes dans leur effort pour se surpasser. Et le malheur veut que, si un coup de pistolet ou la voix de l'annonceur vous a fait manquer votre saut, cet échec vous sera compté.

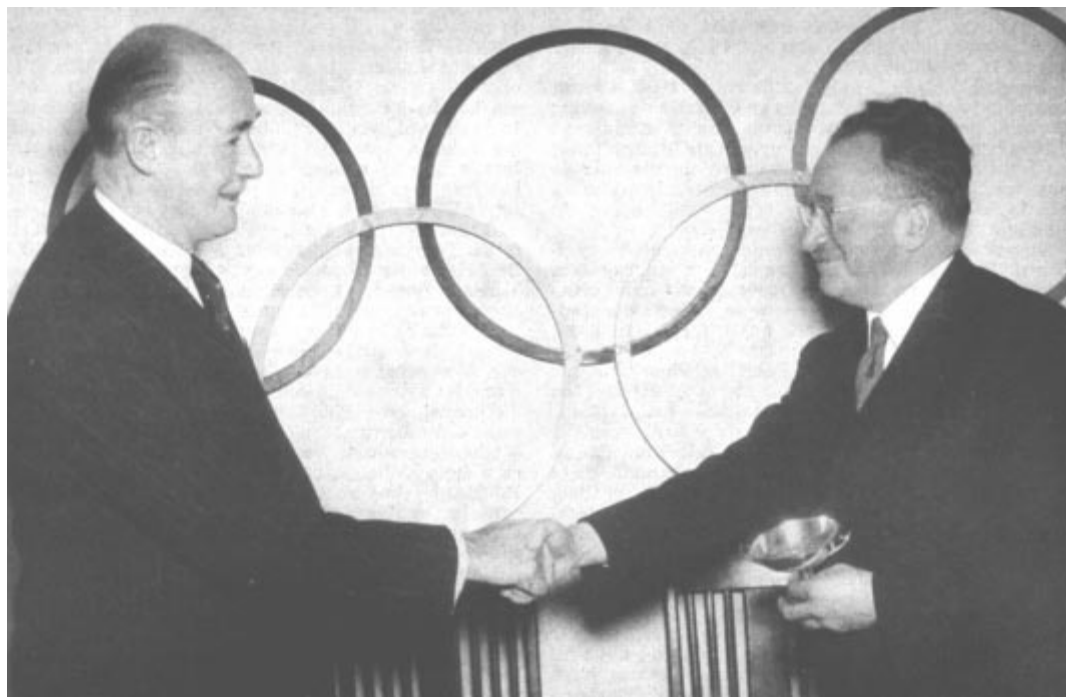
Bannister : Vous nous avez donné, Dorothy Tyler, un aperçu sur l'histoire de trois très grands Jeux Olympiques, que vous avez derrière vous. Il vous reste maintenant à conquérir votre médaille d'or, et je forme pour vous les meilleurs vœux de succès à Melbourne.

Dorothy Tyler : Je vous en remercie beaucoup.

(*Note de la Réd.* : En 1956, M^{me} Dorothy Tyler a concouru sous son nom de jeune fille qui était alors Miss D. Odam. Puisque dans cet interview il est question d'Helsinki et de Melbourne, ajoutons que Mrs. Tyler ne fut pas classée parmi les médaillées, à ces Jeux.)

Le président de la République italienne accorde son patronage aux Jeux de la XVII^e Olympiade, Rome 1960

Répondant au vœu exprimé par le Comité Olympique National Italien, M. Giovanni Gronchi, président de la République italienne a accordé son patronage aux Jeux Olympiques qui se dérouleront à Rome en 1960.



London. — Sir Arthur Porritt, member of the Executive Board of the International Olympic Committee hands over the miniature Fearnley Cup, awarded for 1956 to the Stoke Mandeville Hospital in England for its organization of their annual International Games for paraplegics, to Dr. Ludwig Guttmann, O.B.E., M.D. Director of National Spinal Injuries Center.